que comme d'une diversion, pour donner le change sur leur véritable but. Elle leur fournit un moyen commode d'embrouiller les questions, elle se prête à toutes les combinaisons, à toutes les hypothèses; rien n'est plus malléable, plus souple, entre les mains d'un ouvrier habile; elle permet de se jeter dans des détails infinis et d'égarer le lecteur dans un dédale inextricable de marches et de contre-marches. « On repousse de solides témoignages, et on y substitue de faibles hypothèses; on récuse des textes satisfaisants, et on accueille presque sans examen les combinaisons hasardées d'une archéologie complaisante. Du nouveau, voilà ce que l'on veut à tout prix, et le nouveau, on l'obtient par l'exagération d'idées souvent justes et pénétrantes. D'un faible courant bien constaté dans quelque baie écartée, on conclut à l'existence d'un grand courant océanique. L'observation était bonne, mais on en tire de fausses conséquences. Loin de moi la pensée de nier ou d'atténuer les services que la science allemande a rendus à nos difficiles études; mais, pour profiter réellement de ces services, il faut y regarder de très près et y appliquer un grand esprit de discernement. Il faut surtout être bien décidé à ne tenir aucun compte des critiques hautaines d'hommes à système, qui vous traitent d'ignorant et d'arriéré, parce que vous n'admettez pas d'emblée la dernière nouveauté, éclose du cerveau d'un jeune docteur, et qui peut être bonne tout au plus à servir d'excitation à la recherche, dans les cercles d'érudits. » Quel est celui qui flagelle ainsi la critique allemande? M. Renan lui-même[1].

[1] E. Renan, *Les Évangiles*, 1877, p. 34-35. Dans ses *Souvenirs*, M. Renan dit aussi de l'école de Tubingue. « Dans ce travail (*Les Origines du Christianisme*), je me suis trouvé en présence d'une école exagérée, celle des protestants de Tubingue, esprits sans mesure auxquels, par la faute des catholiques, les études sur Jésus et l'âge apostolique se sont trouvées presque exclusivement abandonnées. » *Revue des deux mondes*, 15 novembre 1882, p. 249 (*Souvenirs*, p. 344).

En réalité, le vrai critérium de la critique rationaliste, c'est la présence du surnaturel. Partout où elle découvre trace d'un miracle ou d'une prophétie, elle est impitoyable : le passage qui est contraire à son *credo* n'est pas digne de foi, il est apocryphe. Elle ne juge donc que d'après des idées préconçues. Elle n'ose avouer clairement que l'Écriture est condamnée d'avance et elle recourt à la philologie pour cacher ses véritables motifs; mais si elle attribue à la discussion des mots une valeur exagérée, c'est afin de pouvoir rejeter la tradition, qui ne se prête pas également à ses caprices. Tout le secret du rationalisme est là : la critique n'est pour lui que la négation du surnaturel.

Si M. Renan veut être franc, il conviendra que ce ne sont pas, quoi qu'il en dise, « dix, cent, mille réponses subtiles[1] » faites par les théologiens aux difficultés des incrédules, qui l'ont éloigné du Christianisme; une seule chose a révolté son intelligence, égarée par une fausse science, par ce qu'il appelle « la philosophie naturelle et l'esprit scientifique[2], » c'est le miracle. Il y a aujourd'hui des hommes, et M. Renan est de ce nombre, que le nom seul de miracle met hors d'eux-mêmes. Ils divisent volontiers le genre humain en deux catégories, l'une qui admet le miracle, l'autre qui le nie. Quiconque le nie est un être intelligent, quiconque l'admet est un idiot ou un fou. La négation du surnaturel est devenue la marque du mérite et de la justesse d'esprit[3]; hors de cette négation, point de salut,

[1] *Revue des deux mondes*, 1er novembre 1882, p. 12 (*Souvenirs*, p. 285).

[2] *Revue des deux mondes*, 1er novembre 1882, p. 8 (*Souvenirs*, p. 274).

[3] « Nous attendrons sans doute longtemps avant qu'il s'en produise un (miracle) dans les conditions correctes, qui seules donneraient à *un esprit juste* la certitude de ne pas être trompé. » *Revue des deux mondes*, 1er novembre 1882, p. 11 (*Souvenirs*, p. 283).

c'est-à-dire, point de science; ils ajoutent même sans sourciller, point de bon sens[1]. Ils creusent un fossé infranchissable entre la révélation et les connaissances naturelles, entre la science et la foi.

« La négation du surnaturel, dit M. Renan, est devenue un dogme absolu pour tout esprit cultivé. L'histoire du monde physique et du monde moral nous apparaît comme un développement ayant ses causes en lui-même et excluant le miracle, c'est-à-dire, l'intervention des volontés particulières réfléchies. Or, au point de vue du Christianisme, l'histoire du monde n'est qu'une série de miracles. La création, l'histoire du peuple juif, le rôle de Jésus, même passés au creuset de l'exégèse la plus libérale, laissent un reliquat de surnaturel qu'aucune opération ne peut ni supprimer ni transformer[2]. »

M. Renan déclare qu'il a agi en tout sans parti pris. « Descartes m'avait enseigné que la première condition pour trouver la vérité est de n'avoir aucun parti pris[3]. » Il n'a guère mis cette leçon en pratique. Il reproche sans cesse aux croyants d'être victimes d'étranges illusions. Les croyants ne peuvent-ils pas, à leur tour, lui demander s'il n'est pas, lui aussi, le jouet de ses illusions. Lui sans parti pris? Et n'est-ce donc pas de parti pris qu'il rejette le miracle? N'est-ce pas de parti pris qu'il rejette la prophétie? Et tous ses pareils ne font-ils pas de même? Où, quand, comment ont-ils prouvé que le miracle n'existait pas? Ils se sont con-

[1] « Cette théorie de l'inspiration, impliquant un fait surnaturel (ou miracle), devient impossible à maintenir en présence des idées *arrêtées* du *bon sens* moderne. » *Revue des deux mondes*, 1er novembre 1882, p. 15 (*Souvenirs*, p. 283).

[2] *Marc-Aurèle*, p. 637-638.

[3] *Revue des deux mondes*, 1er novembre 1882, p. 12 (*Souvenirs*, p. 285). « L'œil complètement achromatique est seul fait pour apercevoir la vérité dans l'ordre philosophique, politique et moral » (*Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 285).

tentés de l'affirmer. Mais une affirmation n'est pas une preuve. Affirmer ainsi, c'est être de parti pris.

M. Renan, il est vrai, cherche à déguiser cette affirmation crue sous des phrases nuageuses; mais qu'on analyse, qu'on dissèque ces phrases, et l'on verra qu'elles ne contiennent pas autre chose que la négation pure et simple du miracle.

« Non seulement on n'arrive pas à établir, dit-il, que la religion chrétienne soit plus particulièrement que les autres divine et révélée, mais on ne réussit pas à prouver que, dans le champ de la réalité attingible à nos observations, il se soit passé un fait surnaturel, un miracle. L'inexorable phrase de M. Littré : « Quelque recherche qu'on en ait faite, » jamais un miracle ne s'est produit là où il pourrait être » observé et constaté, » cette phrase, dis-je, est un bloc qu'on ne remuera point. On ne saurait prouver qu'il soit arrivé un miracle dans le passé, et nous attendrons sans doute longtemps avant qu'il s'en produise un dans les conditions correctes qui seules donneraient à un esprit juste la certitude de ne pas être trompé[1]. »

Ainsi, il n'y a pas de miracle constaté, parce qu'aucun miracle ne s'est accompli devant une commission nommée

[1] *Revue des deux mondes*, 1er novembre 1882, p. 11 (*Souvenirs*, p. 282-283). Dans son article du 15 novembre 1882, *Revue des deux mondes*, p. 246, M. Renan redit encore, car il ne se lasse pas de se répéter sur ce point : « L'affirmation que tout est d'une même couleur dans le monde, qu'il n'y a pas de surnaturel particulier ni de révélation momenanée, s'imposa d'une façon absolue à notre esprit (de M. Berthelot et de lui). La claire vue scientifique d'un univers où n'agit d'une façon appréciable aucune volonté libre supérieure à celle de l'homme devint, depuis les premiers mois de 1846, l'ancre inébranlable sur laquelle nous n'avons jamais chassé. Nous n'y renoncerons que quand il nous sera donné de constater dans la nature un fait spécialement intentionnel, ayant sa cause en dehors de la volonté libre de l'homme ou de l'action spontanée des animaux » (*Souvenirs*, p. 357-358; cf. p. 136).

ad hoc par l'Institut, selon la formule donnée ailleurs par M. Renan[1]. Mais s'il a été constaté par des personnes dignes de foi? Est-il donc nécessaire d'être membre de l'Institut pour s'assurer d'un fait qui tombe sous les sens? Faut-il appartenir à une Académie, quand on traverse la mer Rouge, entre deux murailles de vagues, pour reconnaître la mer et la séparation des flots[2]?

Lorsqu'on recourt à de pareils subterfuges pour attaquer le surnaturel, lorsqu'on frappe par ces mots à effet l'imagination des gens peu réfléchis, on ne dit pas la vraie raison pour laquelle on repousse le miracle. Le vrai motif pour lequel vous n'admettez pas le miracle, monsieur Renan, c'est parce que vous ne croyez pas à l'existence de Dieu, à l'existence d'un Dieu vivant, personnel, réel. De volumineux écrits sont sortis de votre plume; nulle part on n'y lit : « Dieu existe. » Vous prenez tous les tons, vous jouez tous

[1] *Vie de Jésus*, 13e édit., 1867, p. XCVIII.

[2] Quand l'expérience contrarie les rationalistes, ils n'en font pas plus de cas que de la théologie et de l'histoire. Les transformistes, aux doctrines desquels adhère M. Renan, ont besoin de la génération spontanée pour expliquer le monde. Les expériences de M. Pasteur ont prouvé que la génération spontanée n'existe pas. M. Hæckel ne peut nier le résultat des expériences de M. Pasteur, mais il prétend les éluder au moyen d'un sophisme analogue à celui de M. Renan. « Nous avons le droit, dit-il, d'affirmer, par avance, que ces expériences n'ont nullement démontré l'impossibilité de la génération spontanée. La plupart des naturalistes qui ont tâché de résoudre cette question expérimentalement et qui, après avoir pris les plus minutieuses précautions et opéré dans des conditions bien déterminées, n'ont vu apparaître aucun organisme, ont, en se basant sur ce résultat négatif, affirmé « qu'aucun organisme ne peut naître spontanément sans parents. » Cette affirmation téméraire et irréfléchie s'appuie uniquement sur le résultat négatif d'expériences qui ne peuvent prouver autre chose, sinon que, dans telles et telles conditions tout à fait artificielles, où se sont placés les expérimentateurs, nul organisme ne s'est formé. » E. Hæckel, *Histoire de la création*, trad. Letourneau, Paris, 1874, p. 360-361.

les personnages; comme le prisme, vous décomposez la lumière en mille couleurs chatoyantes, mais vous ne la faites jamais briller dans son pur éclat; le fabuleux Protée semble être devenu en votre personne une réalité; comme lui vous revêtez toutes les formes, vous êtes ondoyant, fuyant; homme du *sic et non*[1], vous parlez aujourd'hui autrement qu'hier, la page qui suit dément dans vos écrits celle qui précède, vous avez soin de vous contredire vous-même[2]. Quand je lis une page de ce Bossuet que vous poursuivez souvent de vos sarcasmes, je sais sans effort ce qu'il croit, ce qu'il pense; il est ferme comme le roc; il est clair comme une source; quand je lis une page de vous, j'ai beau me fatiguer à analyser ce que vous venez de me dire, je ne le puis; j'ai devant moi un nuage aux formes indéfinies, aux nuances indécises et changeantes; vous écrivez : « Malheur au vague! mieux vaut le faux; *la vérité*, comme a très bien dit Bacon, *sort plutôt de l'erreur que de la confusion*[3], » et vous êtes plein de vague, de réticences et de con-

[1] « Ma tête était à l'état d'un *sic et non* d'Abélard » (*Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 279).

[2] « Bon gré mal gré, et nonobstant tous mes efforts consciencieux en sens contraire, j'étais prédestiné à être ce que je suis, un romantique protestant contre le romantisme, un utopiste prêchant en politique le terre-à-terre, un idéaliste se donnant inutilement beaucoup de mal pour paraître bourgeois, un tissu de contradictions, rappelant l'*hircocerf* de la scolastique, qui avait deux natures. Une de mes moitiés devait être occupée à démolir l'autre, comme cet animal fabuleux de Ctésias qui se mangeait les pattes sans s'en douter. » E. Renan, *Revue des deux mondes*, 1er décembre 1876, p. 487 (*Souvenirs*, p. 73). « Mon indécision est cause que je me laisse facilement amener à des situations contradictoires dont je ne sais pas trancher le nœud. » *Revue des deux mondes*, 1er décembre 1876, p. 503 (*Souvenirs*, p. 116). « Je suis double : quelquefois une partie de moi rit, quand l'autre pleure » (*Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 145).

[3] E. Renan, *Revue des deux mondes*, 15 décembre 1881, p. 729 (*Souvenirs*, p. 217-218).

tradictions; vous n'ouvrez pas votre âme tout entière devant le lecteur; il y a des choses que vous lui cachez avec soin. Ayez donc le courage, ayez donc la franchise d'exprimer ouvertement, sans ambages, ce que vous pensez; si vous croyez qu'il n'y a pas de Dieu, dites-nous : « Il n'y a pas de Dieu. » Alors chacun saura ce que vous êtes : qui est athée sera avec vous; qui n'est pas athée sera contre vous. Vous pourrez nous dire alors : « Il n'y a pas de miracle, parce qu'il n'y a pas de Dieu pour en faire. » Votre raisonnement ne sera plus louche; si votre principe est faux, votre conclusion sera du moins logique. Vous ne nous affirmerez plus alors que c'est la critique historique qui vous a séparé de l'Église, vous savez que cela n'est pas et que votre incrédulité a une source philosophique. Ce n'est pas l'hébreu, ce n'est pas la philologie[1] qui vous ont enseigné qu'il n'y a point de miracle, mais bien Kant, Fichte et Hegel[2]. Que pensiez-vous de la certitude, avant d'avoir commencé à étudier la Bible et les langues orientales[3]?

[1] « J'allai à Saint-Sulpice, j'appris l'allemand et l'hébreu; cela changea tout » (Renan, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 263). « Si les gens du monde avaient pu prétendre que j'avais quitté l'état ecclésiastique pour d'autres raisons que celles tirées de l'hébreu et de la philologie... » E. Renan, *Revue des deux mondes*, 15 mars 1876, p. 246 (*Souvenirs*, p. 15). « Je l'avoue, je me sens parfois humilié qu'il m'ait fallu cinq ou six ans de recherches ardentes, l'hébreu, les langues sémitiques, Gesenius, Ewald et la critique allemande pour arriver à ce résultat que ce petit drôle (Gavroche) atteint tout d'abord. » *Revue des deux mondes*, 1er novembre 1880, p. 70 (*Souvenirs*, p. 133).

[2] La philologie et à plus forte raison l'hébreu ne sont pour rien dans l'incrédulité de M. Renan, mais la philosophie y est pour plus qu'il ne le dit dans ce passage assez confus et contradictoire : « Je ne peux pas dire, en effet, que ma foi chrétienne fut réellement diminuée. Ma foi a été détruite par la critique historique, non par la scolastique ni par la philosophie. L'histoire de la philosophie et l'espèce de scepticisme dont j'étais atteint me retenaient dans le Christianisme plutôt qu'elles ne m'en chassaient » (*Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 257-258).

[3] Nous avons vu plus haut, p. 518, que M. Renan voulait rendre la critique historique responsable de la perte de sa foi. Cependant, avant d'entrer au séminaire de Saint-Sulpice, lorsqu'il était encore au séminaire d'Issy, son esprit était déjà en proie à ce scepticisme qui est aujourd'hui le maître absolu de son intelligence. Qu'il interroge ses souvenirs et il se rappellera certainement une dissertation qu'il écrivit à Issy sur ou plutôt contre la certitude, les inquiétudes qu'elle causa à son professeur de philosophie et les réflexions que lui fit à ce sujet M. Pinault. M. Pinault a plus d'une fois raconté ce fait à celui qui écrit ces lignes. Nous ne nous y serions pas arrêté, s'il n'était pas important de montrer à ceux que pourraient impressionner les assertions de M. Renan, que la critique historique ne fut pas la première cause de son incrédulité. M. l'abbé Cognat connaissait mieux l'histoire de M. Renan que M. Renan lui-même, quand il a raconté que ce qui avait fait perdre la foi à M. Renan, c'était la philosophie allemande, non la critique historique. *M. Renan hier et aujourd'hui*, dans le *Correspondant*, 10 mai 1882, p. 445; 10 juillet 1882, p. 77 et suiv. Les aveux de M. Renan suffisent d'ailleurs pour établir qu'il avait perdu la foi avant d'entrer au séminaire de Saint-Sulpice. Il nous parle des « blessures d'une foi déjà profondément atteinte » pendant qu'il était au séminaire d'Issy. *Revue des deux mondes*, 15 décembre 1881, p. 736 (*Souvenirs*, p. 236). « La philosophie allemande commençait à être connue et me fascinait étrangement. » *Ibid.*, p. 740. « Le vif entraînement que j'avais pour la philosophie ne m'aveuglait pas sur la certitude de ses résultats. Je perdis de bonne heure toute confiance en cette métaphysique abstraite qui a la prétention... de résoudre à elle seule

Ce qui semblait n'être qu'une pure question de critique est donc une question plus grave et plus haute. Le débat entre les chrétiens et M. Renan est celui-ci : Y a-t-il un Dieu? Pour lui, il ne sait s'il y en a un, mais il parle, il raisonne comme s'il n'y en avait pas. Pour nous, nous croyons à l'existence d'un Dieu, être parfait, personnel, vivant, tout-puissant, à qui rien n'est caché, ni le présent, ni l'avenir. Par sa toute-puissance, il peut produire en dehors de lui des effets qui dépassent les forces de la nature, c'est-à-dire des miracles. Par la science qu'il a de toutes choses, il peut révéler l'avenir, c'est-à-dire faire des prophéties. Ce qu'il peut faire, l'a-t-il fait? C'est à l'histoire à nous l'apprendre. Le miracle, la prophétie, sont des faits historiques

comme la bataille d'Issus ou la bataille de Pharsale. L'histoire peut me renseigner aussi sûrement sur le passage de la mer Rouge et sur la sortie d'Égypte que sur les victoires remportées par Alexandre contre Darius ou par César contre Pompée. Elle peut conserver la mémoire des prophéties comme de tout autre événement. L'Écriture, que ma raison juge digne de foi, m'apprend que Dieu a fait réellement des miracles et des prophéties; je crois à ces miracles et à ces prophéties, comme à l'existence de David, de Salomon et du temple de Jérusalem.

Voilà toute la suite de notre raisonnement. Qu'admettez-vous donc avec nous? Que niez-vous contre nous? — Dieu existe-t-il? — Vous fuyez [1]. — Le miracle est-il possible? —

les plus hauts problèmes de l'humanité. La science positive m'apparut dès lors comme la seule source de vérité. » *Ibid.*, p. 741. « Les preuves cartésiennes de l'existence d'une âme distincte du corps me parurent toujours très faibles... Un éternel *fieri*, une métamorphose sans fin me semblait la loi du monde. La nature m'apparaissait comme un ensemble où la création particulière n'a point de place, et où, par conséquent, tout se transforme. » *Ibid.*, p. 742. Le Christianisme consistait alors pour lui dans la politesse et la modération. « Je m'imaginais qu'en étant poli comme M. Gosselin et modéré comme M. Manier, j'étais chrétien » (p. 744). Il reconnaît lui-même que M. Gottofrey, professeur de philosophie, avait frappé juste, quand il lui avait dit un jour, après l'avoir bien étudié : « Vous n'êtes pas chrétien!... M. Gottofrey vit clair. Il avait raison, pleinement raison, je le reconnais maintenant » (p. 745). Nous ne prétendons cependant pas que M. Renan vit parfaitement dès lors le fond de son âme. « Certes, écrit-il, p. 744, ma philosophie du *fieri* était l'hétérodoxie même, mais je ne tirais pas les conséquences » (*Souvenirs*, p. 246, 250, 251, 257, 260, 261, 258). Voilà le vrai. Il perdit la foi pendant son cours de philosophie; il reconnut qu'il l'avait perdue en se livrant aux études philologiques, mais ces études elles-mêmes ne furent pas la cause du mal.

[1] « O abîme, tu es le Dieu unique... Les dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels. » E. Renan, *Revue des deux mondes*, 1er décembre 1876, p. 486-487 (*Souvenirs*, p. 72).

Vous fuyez encore. Vous ne savez pas [1]. — Le miracle existe-t-il? — Vous tergiversez. Vous ne dites pas non, mais vous balbutiez : il n'a jamais été constaté. — Le miracle peut-il être constaté comme tout autre événement historique? — Vous ne répondez pas ou vous répétez de nouveau : il n'a jamais été constaté par des hommes en état d'en juger; les livres qui nous les rapportent ne sont pas authentiques, ils ne sont pas dignes de créance. Voilà, dans toute cette discussion, la seule affirmation positive qu'on puisse vous arracher : la négation du miracle et de nos Livres Saints; sur tous les autres points, vous vous dérobez. Nous allons examiner tout à l'heure quelle est la valeur de votre unique affirmation, mais il reste acquis maintenant pour tout lecteur impartial que, malgré vos réticences, vous n'admettez ni la possibilité du miracle ni l'existence de Dieu.

Ce qui nous divise, ce n'est donc pas, à proprement parler, la critique historique. Nous l'acceptons et nous en faisons usage; nous la considérons comme une amie, non comme une ennemie, nous ne la rendons pas responsable des abus qu'on fait d'elle, nous nous en servons pour établir le caractère historique des Livres Saints et rendre ainsi notre foi rationnelle [2]. Vous le reconnaissez vous-même. « Il ne faut pas nier qu'un rationalisme très avoué ne soit au fond de tout cela, dites-vous. Dans un tel système, la raison est avant toute chose, la raison prouve la révélation, la divinité de l'Écriture [3]. » Oui, c'est la raison qui nous conduit à la foi. Nous n'établissons pas « une cloison étanche [4] »

[1] « Ce n'est point par un raisonnemsnt *a priori* que nous repoussons le miracle. » E. Renan, *Revue des deux mondes*, 15 décembre 1881, p. 737 (*Souvenirs*, p. 238). « Nous ne disons pas : le miracle est impossible. » *Vie de Jésus*, 13e édit., p. XCVI.

[2] Cf. S. Paul : *Rationabile obsequium*. Rom. XII, 1.

[3] *Revue des deux mondes*, 1er novembre 1882, p. 11 (*Souvenirs*, p. 281).

[4] *Revue des deux mondes*, 1er novembre 1882, p. 9 (*Souvenirs*, p. 276).

entre la science et la révélation, nous croyons au contraire que l'une est l'auxiliaire de l'autre, la seconde le complément de la première. Notre raison nous apprend qu'il y a un Dieu et que ce Dieu peut nous manifester sa volonté par la révélation. L'histoire nous donne la certitude que cette révélation a eu lieu, nous acceptons le témoignage de l'histoire sur ce point comme sur les autres. Nous ne supprimons pas une partie de nos moyens de connaître la vérité, nous les employons tous. Il y a eu dans tous les temps des esprits faux qui ont ébranlé les principes de la certitude et sont tombés dans l'abîme du scepticisme. Les uns ont douté de l'existence du monde extérieur, les autres de celle du monde intelligible; on a nié Dieu, l'âme, le surnaturel. Ces négations n'ont pas empêché la masse du genre humain de croire à la légitimité de la perception des sens, du sens intime, de la raison, à Dieu et au surnaturel. On y a cru dans le passé, on y croira aussi dans l'avenir.

CHAPITRE II.

LA GENÈSE.

La critique n'est pas née d'hier. A entendre M. Renan, elle daterait des Allemands du XIXe siècle et si le Christianisme a pu durer jusqu'à notre époque, c'est qu'il n'avait pas eu encore à lutter contre un Gesenius et un Ewald. La vérité, c'est que les attaques contre la religion révélée sont aussi anciennes que la prédication de l'Évangile. Celse au IIe siècle, Julien l'Apostat au IVe, ont dit chacun à leur façon, non pas dans les mêmes termes, mais avec le même sens : « Nier que plusieurs parties de la Genèse aient le caractère mythique, c'est s'obliger à expliquer comme réels des récits tels que celui du paradis terrestre, de la pomme, de l'arche de Noé[1]. » « Comment admettre, écrivait Celse, que Dieu a, de ses mains, fabriqué un homme, qu'il a soufflé sur lui, tiré une femme d'une de ses côtes, qu'il leur a donné des ordres contre lesquels un serpent s'est élevé et que ce serpent, à la fin, a prévalu contre les commandements de Dieu[2]? » Lui aussi traite de « fables enfantines » l'histoire du déluge, de l'arche, de la colombe, du corbeau[3].

L'empereur Julien écrit à son tour : « Comparez à cela (la philosophie de Platon), la doctrine judaïque, le paradis planté par Dieu, Adam fait par lui et Ève créée après Adam...

[1] E. Renan, *Revue des deux mondes*, 1er novembre 1882, p. 15 (*Souvenirs*, p. 293).

[2] Celse, dans Origène, *Cont. Cels.*, VI, 60, *Patr. gr.*, éd. Migne, t. XI, col. 1389.

[3] *Ibid.*, *Cont. Cels.*, IV, 41, col. 1096.